

INSTITUT
DU MONDE
ARABE

معهد العالم
العربي
TOURCOING

EXPOSITION
13 fév. > 16 mai 2021

**MON
AMI
N'EST
PAS
D'ICI**

DOSSIER DE PRESSE

Une exposition de l'Institut du monde arabe-Tourcoing

Né de la volonté de la Région Hauts-de-France, de la Métropole européenne de Lille, des Villes de Tourcoing et de Roubaix et de l'Institut du monde arabe, l'IMA-Tourcoing est un Groupement d'Intérêt Public ayant pour mission de valoriser et faire découvrir les cultures du monde arabe.

Avec des programmations dont l'exposition est le cœur, les saisons sont accompagnées de temps forts organisés en week-ends qui rythment le déroulement, des accueils conviviaux comme les formules siestes musicales, petits déjeuners, ateliers et visites en famille, ateliers vacances et un programme de médiations autour des expositions et de la culture arabe en général, dans et hors les murs. L'IMA-Tourcoing poursuit aussi un but d'enseignement avec des cours de langue arabe et des ateliers de calligraphie arabe.



Dans le cadre de la saison Africa 2020

Initialement prévue de juin à décembre 2020, la Saison Africa2020 a été reportée en raison de la pandémie Covid-19 qui a frappé le monde entier. Co-construite par des professionnels africains en partenariat avec des institutions françaises et mise en œuvre par l'Institut français, elle se déroulera du 1er décembre 2020 à mi-juillet 2021 sur tout le territoire français (Hexagone et territoires ultramarins). N'Goné Fall est la Commissaire générale de la Saison Africa2020.

Dédiée à l'intégralité du continent africain, la Saison Africa2020 est un projet hors normes. Conçue autour des grands défis du 21ème siècle cette Saison met l'humain au centre de son propos. Laboratoire de production et de diffusion d'idées, elle présente les points de vue de la société civile du continent africain et de sa diaspora récente dans tous les secteurs d'activité. La Saison Africa2020 est la caisse de résonance de ces agents du changement qui bousculent les codes, expérimentent de nouvelles relations au monde et impactent les sociétés contemporaines.

La Saison Africa2020 est un projet panafricain et pluridisciplinaire, centré sur l'innovation dans les arts, les sciences, les technologies, l'entrepreneuriat et l'économie. Plateforme de partage de connaissances et de savoirs, elle place l'éducation au cœur de sa programmation, met à l'honneur les femmes dans tous les secteurs d'activité et cible en priorité la jeunesse.

La Saison Africa2020 est le révélateur d'une dynamique continentale.

En partenariat avec l'Institut pour la photographie

L'Institut pour la photographie est un lieu POUR la photographie dans toutes ses formes et ses usages. Initié en septembre 2017 par la Région Hauts-de-France avec la collaboration des Rencontres d'Arles, l'Institut pour la photographie se veut comme un lieu de ressources, de diffusion, d'échanges et d'expérimentations. Cette nouvelle structure s'inscrit dans une approche fédératrice des initiatives et des expertises régionales afin de développer la culture photographique auprès du grand public et soutenir la recherche et la création. Son programme est fondé sur la complémentarité et l'interactivité de cinq axes principaux : un programme d'expositions, la conservation et la valorisation des fonds d'archives de photographes, le soutien à la recherche et à la création, la transmission artistique et culturelle et l'édition.

Portés par l'évidence de l'expansion arabe et de la diffusion conjointe de l'islam, jusqu'à une époque récente, et jusqu'au Panarabisme des années 50, les pays du Maghreb et du Moyen-Orient ont revendiqué une façade culturelle unanime où s'est condensée l'affirmation des indépendances. Et pourtant depuis les époques les plus anciennes, l'histoire des bords de la Méditerranée offre un complexe feuilletage d'identités né de peuplements successifs, de multiples cultures, religions, langues et musiques qui n'ont cessé de se superposer, se croiser ou se mélanger.

Des minorités peuplant l'Afrique du Nord, les populations noires sont sans doute les moins reconnues. Souvent issues de l'esclavage ou de migrations, elles souffrent de discriminations évidentes et d'un déni où se transposent encore au XXI^e siècle des conditions de vie contraintes.

À l'occasion de la Saison Africa2020, l'IMA-Tourcoing revisite ces questions et interroge le vécu de groupes issus des pays d'Afrique subsaharienne au sein d'une large zone Nord du continent africain.

Les photographes sélectionnés, cinq hommes et trois femmes, se sont intéressés, souvent dans les villes où ils résident à des communautés d'Africains subsahariens, dont les membres pour de nombreuses raisons : travail, études, fuite devant la guerre ou les changements climatiques, ont entrepris de changer de pays dans des parcours longs, souvent chaotiques, parfois arrêtés. En profonde empathie avec ceux-ci, ils partagent plutôt qu'ils n'observent des récits de vie qu'ils ont parfois vécu eux-mêmes dans des propositions engagées, subjectives et personnelles. Bien souvent, le choix de la photographie n'était pas une évidence. C'est par la nécessité, le souhait de témoigner au plus juste de ces rencontres qu'ils ont découvert et engagé un travail photographique. Photographes dans la durée, ils nous parlent d'eux-mêmes, des autres, de la photographie qui a saisi la vie, leur vie.

La découverte de l'autre, l'attente, l'installation, parfois le métissage sont les étapes du parcours photographique présenté dans cette exposition.

Françoise Cohen, directrice de l'IMA-Tourcoing

Cette exposition, à travers les regards de huit photographes originaires d'Afrique du Nord ou y vivant, nous amène à nous intéresser à cette question de l'autre, celui qui n'est pas du pays, qui ne parle pas la même langue, qui n'a pas la même couleur de peau... Ils nous parlent de la présence, dans ces pays d'Afrique souvent dite « blanche », de l'Afrique dite « noire ». Bien sûr, cette présence n'est pas récente. Cela fait des siècles qu'elle existe et que les échanges sont multiples et divers, commerciaux, migratoires, conflictuels...

Que ce soit pour nous parler d'une présence inscrite dans le long temps de l'histoire, ou dans le temps présent, réunir ces travaux photographiques n'a pas été aisé. Tout d'abord, à ma connaissance, peu de photographes d'Afrique du Nord travaillent sur ces thématiques. Alors qu'une telle exposition nécessite un travail sur le terrain, pour aller chercher et faire des rencontres directement sur les lieux concernés, cela a été rendu impossible par les contraintes sanitaires liées à la pandémie, et les conflits armés comme en Lybie. Heureusement, les ateliers effectués ces dernières années à Alger, à Alexandrie, ou encore ma participation à un jury pour l'AFAC (Arab Fund for Art and Culture) à Beyrouth m'ont été d'un grand apport pour identifier des photographes et leur faire proposition de participer à cette exposition.

Tous, à travers leur travail, ont décidé d'aller à la rencontre de celui qui n'est pas d'ici, celui que l'on ne voit pas, celui à qui l'on ne parle pas, pour témoigner de sa vie. Ils nous disent ainsi qui est cet autre, ce qu'il ressent et les raisons de sa présence à cet endroit. Qu'il soit un migrant en attente d'une possibilité de passage en Europe ou encore un migrant qui, devant l'impossibilité de continuer son voyage, a décidé de tenter de s'installer là où il est, qu'il soit venu étudier ou chercher du travail, les raisons sont multiples et bien plus diverses que ce que l'on peut imaginer.

Tous ces travaux sont des tentatives de nous faire connaître qui sont ces étrangers auxquels on ne prête aucune attention et qui, pourtant, sont des hommes et des femmes remplis d'humanité et de rêves. Ces histoires viennent questionner ce que nous tous pouvons souvent ressentir envers l'autre, notre indifférence à la différence.

Bruno Boudjelal, photographe et commissaire de l'exposition



© Nada Harib

Contact presse

Simon Castel
scastel@ima-tourcoing.fr
03.28.35.04.00

Les visuels reproduits dans
ce document sont disponibles
à la presse

MON AMI N'EST PAS D'ICI

Commissariat
Bruno Boudjelal

13 février > 16 mai 2021

Depuis la nuit des temps, les circulations de population, les échanges culturels et commerciaux dessinent en Afrique des espaces multiples et partagés.

À l'occasion de la Saison Africa2020, l'IMA-Tourcoing explore cette notion en l'abordant sous l'angle des migrations humaines contemporaines.

Cette exposition réunit huit jeunes photographes issus de cette région du monde qui interrogent la présence permanente ou provisoire de populations issues d'Afrique subsaharienne au sein des pays de l'Afrique septentrionale.

Dans une recherche très ouverte, confiée au photographe Bruno Boudjelal, cette présentation cherche à susciter l'émergence de récits et de regards où s'expriment des présences, parfois souterraines, de communautés en mouvement ou en cours d'installation. Il ne s'agit pas de reportages mais de regards subjectifs issus du cœur de la société. Faite d'images et de mots, l'exposition exprime des positions artistiques et les témoignages de ces exilés.

Une géographie émerge : Maroc, Algérie, Mauritanie, Libye, Égypte, Soudan, Érythrée, portée par les travaux de photographes exposés souvent pour la première fois en France.

LES PHOTOGRAPHES

salih basheer	_____	p. 6
hana gamal	_____	p. 8
nada harib	_____	p. 10
lola khalfa	_____	p. 12
seif kousmate	_____	p. 14
sinawi medine	_____	p. 16
malik nejmi	_____	p. 18
abdo shanan	_____	p. 20

2013

S'installe au Caire

2013

Bachelor de géographie à l'Université du Caire

2018

5^e édition du festival Addis Foto, Addis Adeba, Éthiopie

2019

Vantage Point Sharjah 7, exposition collective, Sharjah Art Foundation, EAU

2019

Intègre le Arab Documentary Photography Program, Magnum Foundation & the Prince Claus Fund

2020

Diplôme de photojournalisme, Aarhus, Danemark

2020

All What I Want In Life, exposition collective, Golf Photo Plus, Dubaï, EAU



© Salih Basheer

SALIH BASHEER

Né en 1995, Umbada (Soudan), vit au Caire

Salih Basheer est un photographe free-lance dont le travail est centré sur les questions sociales. Il se passionne pour l'image dès 2016 en photographiant la communauté soudanaise récemment réfugiée au Caire pour fuir les guerres et à la recherche d'une vie meilleure.

Il réalise alors que le photojournalisme a le pouvoir de changer et de ré-écrire l'Histoire. Il collabore depuis avec Associated Press et couvre l'actualité politique et sociale du Soudan, notamment les révolutions et les vagues de protestations de ces dernières années.

Ses photographies s'inscrivent dans un travail de documentation à long terme. À travers les récits de celles et ceux plongés dans ces situations difficiles, il cherche à se faire leur porte-voix et le narrateur de leurs histoires.



© Saïh Basheer



© Saïh Basheer

The Home Seekers

« Il fait très chaud. La maison derrière nous s'élève sur deux niveaux et bloque le vent. Ja'far et Moubarak, ont construit cette maison de retour de leur immigration illégale de l'autre côté de la Méditerranée, en Hollande et en Allemagne. De nombreux jeunes de notre quartier ont fait de même - par conséquent, de plus en plus de maisons sont construites avec l'argent provenant des pays du Nord. Je me suis toujours senti jaloux. Alors que bon nombre de mes amis ont voyagé à l'étranger pour le travail, j'ai aussi voulu traverser la Méditerranée pour réaliser mes rêves, mais mon destin m'a mené ailleurs.

Il y a sept ans, je suis venu en Égypte pour commencer mes études universitaires. J'avais du mal à m'adapter. J'étais submergé par un mélange de sentiments : aliénéation, désir et solitude. J'ai failli tout abandonner et rentrer chez moi. Mais la maison n'était plus la maison.

The Home Seekers explore ces sentiments complexes. Le projet reflète le manque d'appartenance ressenti par les

réfugiés soudanais au Caire et la discrimination raciale subie chaque jour dans l'espace public, dans les transports ou en marchant dans la rue. C'est difficile d'être noir en Égypte. Les personnes à la peau noire sont classées et étiquetées par les médias égyptiens, ce qui contribue à insuffler un racisme anti-Noirs dans la société égyptienne.

J'ai suivi deux hommes soudanais dans leur quête d'une maison. « Ali » est venu en Égypte pour échapper au fléau de la persécution politique et des difficultés économiques. Il a fini par vivre dans les rues du Caire en vendant des livres, au lieu d'émigrer dans le pays de ses rêves. « Essam » est homosexuel et a subi l'oppression au Soudan. Sa grand-mère était alors l'unique personne à lui offrir logement et sécurité. À sa mort, il a été expulsé de la maison familiale et a quitté le Soudan. Il pensait trouver une société tolérante au Caire, mais ce n'était pas le cas. Alors qu'il pensait retourner au Soudan, sa demande de réinstallation en Suède a finalement été acceptée.

2011
Révolution en
Égypte. Débuts en
photographie

2013
*Windows and
Mirrors*, exposition
collective, Sharjah
Gallery, Université
américaine, Le Caire

2017
*Radical Love / Female
Lust*, exposition
collective, The Crypt
Gallery, Londres

2019
Beirut Image Festival,
Beyrouth, Liban

2019
*Récits d'une Égypte
contemporaine*,
exposition collective,
Cité Internationale
des Arts, Paris

2020
Rotterdam
Photo Festival,
« Transitions »,
Pays-Bas



© Hana Gamal

HANA GAMAL

Née en 1993, Le Caire (Égypte)

« Durant les 18 jours de la révolution, j'ai été submergée par un sentiment indescriptible, une énergie, une rage qui ne pouvaient être compris que par les gens qui étaient là. Au plus profond de moi, je savais qu'un grand changement était sur le point de se produire. J'étais témoin de l'histoire qui se faisait sous mes yeux et je voulais documenter ce qui se passait et d'une certaine manière, garder cette mémoire avec moi pour toujours. J'ai commencé à prendre des photos avec mon téléphone, et depuis, la photographie est devenue ma voix dans ce monde de fous et ma plus grande passion. »

(Source : www.leclectique-mag.com/discover-the-art-of-hana-gamal/)



© Hana Gaimal



© Hana Gaimal

Fragments Of Ourselves

"Des fragments de nous-mêmes partaient dans tous les sens, comme si vivre signifiait s'éparpiller sans cesse."



L'attente est plus qu'une simple phase ; elle contient beaucoup de significations et d'émotions que seuls ceux qui les subissent comprendraient. Cette série tente de comprendre la douleur qui accompagne l'attente, là où nous pouvons trouver des fragments réels, précieux et sensibles de nous-mêmes. La douleur de l'attente provient parfois d'un certain désir rempli de sentiments inconnus, inaccessibles ou insondables.

En passant du temps avec un groupe de femmes soudanaises vivant au Caire, j'ai réalisé que l'attente était quelque chose qui nous connectait tous en profondeur. Les mères isolées qui attendent de rentrer dans leur pays d'origine, le Soudan, après avoir été trahies et abandonnées par leurs maris ; des danseurs de henné qui vivent au jour le jour, partagent leur solitude, dansent pour oublier - ou se souvenir ; et ceux qui attendent quelque chose, n'importe quoi, tout.

Quant à moi, j'ai beaucoup attendu dans ma vie. Je pense que ma vie est une suite d'attentes perpétuelles. Paulo Coelho a dit un jour : « Attendre est douloureux. Oublier est douloureux. Hésiter entre les deux est la pire des souffrances. »

J'ai travaillé sur ce projet pendant la pandémie de COVID-19, une période de solitude indescriptible et d'attente perpétuelle accompagnée de sentiments accablants de malaise et de mélancolie ; une époque qui m'a forcée, je pense comme beaucoup, à reconnaître des parties de nous-mêmes que nous connaissions peu mais

qui font bien toujours partie de nous-mêmes.

J'ai senti qu'il était important de continuer à travailler sur le projet même si les temps étaient durs et parfois insupportables. Passer du temps et parler avec ces femmes incroyablement fortes m'a donné un sentiment d'appartenance, de chaleur et de réconfort - à une époque où mon cœur et mon esprit étaient pleins de confusion, me libérant de tout ce que j'étais obligée de laisser derrière moi.

Chacune d'entre elles avait une histoire, une expérience et une vie différente, mais nos fragments étaient les mêmes : le désir de ressentir le vrai sentiment d'un chez soi ou le désir de retrouver des êtres chers qui nous font nous sentir chez nous.

Avec un rouge intense, un bleu meurtri et tout le noir et le blanc silencieux entre les deux, cette série est un dialogue poétique entre nos fragments ; des écrits qui expriment différents désirs ; des questions demandant instamment des réponses ; des couleurs de l'amour et de la perte, de la rage et de la trahison, de la maison et de la mémoire ; l'oubli de ce qui était et l'acceptation de ce qui est, la lutte émotionnelle pour rassembler des fragments de nous-mêmes, qui nous faisaient sentir autrefois hors de danger, en sécurité et entier.

C'est triste et beau. Peut-être même romantique.

C'est terriblement humain.

2013

Faraway Syria,
exposition collective,
UNHCR, House of
culture, Tripoli, Libye

2016

Aura, the art exhibit,
exposition collective,
Daar Alhsan Fgeeh
Hsan for arts, Tripoli,
Libye

2019

Say Shukran,
exposition collective,
Casa dei Diritti, Milan,
Italie

2019

Devient membre
de African
Photojournalism
Database

2020

Intègre le 2020
Women Photograph
Mentorship Class

2020

*Photographing life in
times of Pandemic*,
projet collectif, VII
Academy



© Nada Harib

NADA HARIB

Née en 1986, Tripoli (Libye), vit à Tripoli

« J'ai rangé mes vêtements dans ma valise et mis quelques souvenirs et photos avec d'autres effets personnels dans une boîte. Vous avez l'impression d'être chez vous, et pourtant votre pays n'est pas vraiment le même. Mes bagages sont sur le pas de la porte de ma chambre. Et si la guerre ne s'arrêtait pas et que les choses empiraient? La mer serait remplie de migrants libyens dans des bateaux traversant des vagues indignes de confiance. Peut-être que nous ressentirons alors plus de compassion et comprendrons la souffrance du voyage du migrant. Et si nous ne sommes pas bien traités dans le prochain pays étranger ? Nous verrons ce que cela fait de passer par le processus d'immigration... Ce que cela fait de flotter au-dessus de la mer porteuse de mort... Ce que cela fait de se déplacer d'un endroit à un autre.

Aujourd'hui, plus que jamais, je ressens les choses comme les migrants. Je suis immigrée dans mon propre pays. »



Libya, In Transit Déc. 2019 - en cours

« Lorsque je quitte ma maison et que je tourne sur la route principale, les premières personnes que je vois sont des migrants qui traversent la rue ou qui attendent en rangée sur le côté. Ils sont visibles mais pourtant invisibles. Comme des fantômes qui passent sans laisser de trace. Comme la première lueur d'une apparition. Rien ne les a fait bouger. La guerre a déchiré le pays et ils sont toujours là. La Covid-19 se propage encore et encore et ils sont toujours là. Tout au long des saisons, ils restent.

De retour à la maison, je regarde mes photos et je les vois encore plus clairement. Je vois les jours où nous marchons à côté des gens et des lieux sans prêter attention à ce qui se passe vraiment autour de nous. Nous ignorons un groupe de jeunes hommes sur le bord de la route, debout sous le soleil brûlant après une longue journée de dur labeur, attendant leur salaire quotidien. Certains d'entre eux sont des ouvriers du bâtiment ou des balayeurs de rues, une femme qui nous sert notre café du matin dans un café. Les sons de la guerre sont devenus un bruit constant en arrière-plan, un rappel que la sécurité n'est jamais garantie.

À Tripoli, les gens vont et viennent, toujours en transit. Certains rêvent d'atteindre l'autre rive de la Méditerranée,

fuyant pour toujours la guerre, la faim, la pauvreté et la violence. Certains rêvent de destinations plus proches : une église, une mosquée, un rassemblement d'amis, un travail, une vie dont ils puissent dire qu'elle est la leur.

Pour ces personnes, Tripoli est devenue un chez-soi. Tous ont la foi. Foi que leur voyage atteindra bientôt sa destination finale. Foi que leurs souffrances seront bientôt terminées. Foi qu'ils pourront nourrir leurs enfants. Foi qu'un jour, ils pourront revoir leurs proches. Leurs histoires sont souvent invisibles - mais elles nous entourent. Et à la fin de la journée, leurs histoires sont aussi nos histoires. À travers mes photographies, je veux que nous apprenions à voir. Les luttes communes, les plaisirs de la vie en commun. La fierté d'un parent face au rire de son bébé, la persévérance tenace pour protéger sa famille.

Mes photographies sont synonymes de compassion et d'une compréhension plus profonde de la condition humaine. Ce projet sera toujours inachevé - toutes les histoires ne peuvent être racontées. Cependant, les histoires que je raconte visent à encourager la tolérance, l'ouverture et la solidarité entre les communautés, à mettre fin à la discrimination, créer une confiance.

2014

Expositions
personnelles, Institut
Français de Tlemcen,
Musée national d'art
moderne, Alger,
Château Coquelle,
France

2015

Dégoutage,
exposition collective,
Musée national du
Mali, Bamako, festival
Photomed, Sanary,
France

2016

Under the bridge,
exposition
personnelle, Espace
Senghor, Caen,
France

2018

*Je veux aller en
France*, exposition
collective, Galerie VU,
Paris, France

2019

Fille de ma mère,
exposition collective,
Galerie Beaurepaire,
Paris, France

2019

Bourses de la
Fondation Magnum
et de la Fondation
Afac



© Lola Khalifa

LOLA KHALFA

Née en 1988 à Annaba (Algérie)

« Resserrant progressivement ma focale, passant des problèmes quotidiens aux questionnements personnels, de théories philosophiques à une recherche plus précise, je « creuse » un paysage mental et esthétique dans le champ de la photographie qui devient mon médium de prédilection et mon pays natal devient le berceau de ma quête photographique et artistique.

Ne cherchant le moindre effet de séduction, bien qu'habitée d'une indiscutable force documentaire et sociale, je privilégie une approche contemplative, invitant chacun à interpréter ce questionnement autour de l'être et de la vie. »

Prosper

« Je suis venu faire mes études... »



Le mardi 5 février 2019, Prosper Ndudzo, étudiant zimbabwéen installé dans ma ville natale Sidi-Amar, perdait la vie après avoir été victime d'une agression criminelle à l'arme blanche.

Un an après, j'en parle avec des amies, nous regardons les vidéos de la marche organisée à la mémoire de Prosper, on en est fières ... on reconnaît d'autres visages... Enfin des étudiants de Sidi Amar qui s'indignent devant cet acte horrible ! Après on se questionne sur cette fierté. Serait-ce une sorte de remède contre cette impuissance ? Que peut-on faire après tout ? On se tait. Un malaise s'installe... Ce jeune homme s'est fait tuer. Il étudiait dans la même université que nous, achetait au même marché, mangeait sûrement le même burger de chez Kader !

Prosper se rendait au restaurant de la cité universitaire ce fameux mardi, pour dîner comme d'habitude depuis cinq ans. Cette nuit-là, il pleut beaucoup et une grève des étudiants algériens bloque le restaurant. Il lui faut donc sortir pour acheter des condiments et pouvoir cuisiner. Accompagné de son ami et compagnon de tous les jours, ils se rendent au marché.

Au retour, voilà que des jeunes badauds du quartier les agressent. Il est poignardé avec un couteau à la cuisse, les auteurs de cet acte odieux s'enfuient. Alors qu'il commence à se vider de son sang, son ami le traîne au milieu de la chaussée, pour que les passants alertent les secours. Ce n'est que plus d'une heure plus tard que les secours arrivent. Il rend l'âme dans l'après-midi du jour suivant.

Après avoir discuté avec ses amis j'apprends que Prosper voulait s'établir en Algérie après l'obtention de son diplôme. Depuis je documente, à travers des archives, images, vidéos, dialogues et textes, la vie de quelques étudiants subsahariens établis en Algérie après avoir fini leurs études, une sorte de constellation et un journal intime qui renvoient à ce qu'aurait pu être la vie de Prosper, une façon de mettre l'accent aussi sur leurs quotidiens, leur intégration « ou pas » et leurs interrogations.



© Lola Khalfa



© Lola Khalfa

2018

Bourse de la National
Geographic Society,
États-Unis

2018-19

*Six meters from
the dreamland*,
exposition
personnelle,
Fondation de la
photographie,
Tanger, Maroc / Adis
Foto Fest, Éthiopie /
Derb 18, Marrakech,
Maroc

2019

Rwandan Youth,
exposition
personnelle, Nuits
photographiques
d'Essaouira, Maroc /
Festival InCadaces,
Espagne / Festival
Barrobjectif, France

2020

Boujlouds, exposition
personnelle, Galerie
Les Insolites, Tanger,
Maroc

2020

Intègre le Arab
Documentary
Photography
Program, Magnum
Foundation & the
Prince Claus Fund

SEIF KOUSMATE

Né en 1988 à Essaouira (Maroc), vit à Casablanca

Seif Kousmate est né en 1988 à Essaouira, au Maroc. Photographe autodidacte spécialisé dans les questions sociales, il a développé un langage visuel qui se situe entre la photographie documentaire et la poésie de la photographie d'art.

Après une carrière de chef de projet dans le secteur du génie civil, il s'est consacré professionnellement à la photographie en 2016. Depuis lors, il travaille sur différentes thématiques en Afrique : migration, jeunesse, esclavage... Il a travaillé pendant trois ans sur le thème de la migration des Subsahariens à la frontière terrestre entre le Maroc et l'Europe, plus précisément sur le Mont Gourougou où il a passé plusieurs semaines en immersion. Il a également travaillé sur l'esclavage traditionnel en Mauritanie et sur la jeunesse rwandaise en 2018 et 2019.

National Geographic explorer depuis 2018, il a été sélectionné par World Press Photo comme 6x6 Global Talent 2020 et il est l'un des bénéficiaires du programme ADPP (Arab Documentary Photography Program) en partenariat avec Magnum Foundation et Prince Claus. Son travail a été exposé en Europe et en Afrique ; il collabore avec des magazines et journaux internationaux tels que *The New York Times*, *Newsweek*, *Libération*, *The Guardian*, *El Pais*, *NZZ* entre autres.



© Seif Kousmate



© Seif Kousmate

Haratins : born to serve



Haratines ou encore les Maures noirs, désignent les autochtones du Sahara maghrébin. Cette population est génétiquement et ethniquement distincte des peuples d'Afrique subsaharienne. Leur langue, leur culture et leur identité sont arabes, fruit de siècles d'asservissement aux maîtres du Beydan, descendants des Berbères arabisés du Sahara.

Haratines : nés pour servir est une série photographique qui revient sur les destins des Haratines, en proie à l'esclavage traditionnel basé sur l'ascendance en Mauritanie. Bien qu'elle ait été officiellement abolie en 1981, cette pratique continue d'exister dans le pays. Il n'existe pas de données officielles sur cette question et le gouvernement actuel - dirigé par une majorité arabo-berbère - nie toute présence d'esclavage ou de discrimination sur son territoire. Cependant, selon les estimations du Global Slavery Index, pas moins de 90.000 personnes - environ 2 % de la population mauritanienne totale - ont été touchées par cette situation en 2018. Les ONG locales affirment que plus de 400.000 personnes sont tenues en esclavage.

Étant, de fait, une caste de la société mauritanienne, les Haratines sont souvent maltraités durant leur vie d'esclave. Les femmes sont violées et des familles entières se retrouvent à effectuer des travaux forcés sans compensation. Même s'ils sont libérés, les Haratines sont négligés par le gouvernement et livrés à eux-mêmes ; ils vivent souvent dans des bidonvilles en marge de la société et n'ont pas accès aux soins de santé, à l'éducation ou à l'état civil. Les femmes et les enfants sont les plus touchés par cette situation. Bien que certains, dont les parents ont été libérés de leurs maîtres, aient pu s'émanciper, leur nombre reste minime.

L'esclavage traditionnel et plus particulièrement la situation de la communauté Haratines en Mauritanie a été reconnue comme une question urgente par plusieurs ONG internationales, dont Amnesty International, mettant de plus en plus en lumière leur condition.



© Seif Kousmate

2009
Quitte l'Érythrée pour
raisons politiques et
rejoint la France

2012
Exposition
personnelle, Galerie
Gaston de Luppé,
Off des Rencontres
d'Arles, France

2017
Med Foto Fest,
Catania, Italie

2018
Exposition
personnelle, Festival
Visions sociales,
Mandelieu, France

2019
*Sauver, protéger,
témoigner*, exposition
collective, Festival
d'Avignon, France

2018 & 2020
Biennales de l'écriture
du réel, Marseille,
France



© Sinawi Medine

SINAWI MEDINE

Né en 1983 à Robto (Érythrée), vit à Nice

L'exil est un long voyage rempli de convictions, de doutes, d'espoirs et de regrets, des sentiments qui font partie de la vie mais qui sont ressentis à l'extrême sur cette route à sens unique.

En exil, vous perdez tout : la famille que vous ne reverrez peut-être jamais, votre statut social. Vous perdez vos amis en traversant le désert, la mer ou dans les geôles de trafiquants. Enfin, vous devez apprendre à accepter d'être jugé et perçu comme un étranger, d'être considéré comme un problème social et politique.

Je fais partie de cette communauté des exilés, j'ai appris à m'adapter à tout moment, à lutter pour ne pas m'évaporer, à faire valoir mes droits et à vivre librement. En tant que photographe, je ressens une responsabilité à documenter l'exil, pour construire des ponts, créer des liens, mais aussi pour aider à la compréhension et transformer les représentations. Lorsque je rencontre des exilés, je retrouve toujours cette volonté de changer le destin et le silence qui les entoure. Je m'interroge sur les opportunités qui leur sont concédées : pour ceux autorisés à vivre dans un pays en paix qu'est-ce qui permet la reconstruction, les aide à la résilience et à aller de l'avant ? Existe-t-il une justice sociale ?

Dans mon exil j'ai vécu des périodes difficiles, je me suis senti parfois spolié, découragé, à la recherche de mon identité. À tout moment tout pouvait basculer. En Méditerranée j'ai embarqué sur un bateau de pêche surchargé, je garde cette image du ciel et de la mer agitée, et le silence. Tout cela résonne encore en moi aujourd'hui, et si je ne le souhaite à personne, j'ai compris que ce souhait ne suffisait pas. C'est pour cela qu'après avoir documenté des situations d'urgence humanitaire en Méditerranée et en Europe, je suis retourné en Afrique, dans les camps de réfugiés, pour raconter un peu de l'histoire tragique des Érythréens, peuple silencieux de la Corne de l'Afrique, leur donner la parole et mettre en lumière ce qui les pousse sur la route de l'exil depuis près de vingt ans.



© Sinawi Medine



© Sinawi Medine

Forgotten Eritrean Refugees

« Au début des années 2010, les Érythréens ont été victimes de violations massives des droits humains, dupés par des passeurs ou kidnappés dans des villes et des camps, parce qu'ils n'étaient protégés ni par leur pays, ni par la communauté internationale. Des trafiquants ont organisé un système de traite d'êtres humains. Pendant de nombreuses années, les Rashaidas, des peuples bédouins, ont opéré des frontières du Soudan à l'Égypte avec l'aide de nomades ; ils les séquestraient et les vendaient tels du bétail puis les captifs étaient victimes d'extorsions et de tortures dans le Sinaï égyptien.

On ne sait combien d'Érythréens ont disparu. Ils n'ont pas été comptés et sont restés des invisibles. Selon les survivants, sur chaque groupe de détenus au moins la moitié disparaissait. Dans le désert, hommes et femmes

étaient régulièrement torturés et violés en attendant des rançons qui pouvaient aller de 10.000 À 50.000 \$. Les tortionnaires contactaient les familles pour l'hawala (la rançon) en leur faisant écouter les cris de leurs proches torturés.

Forgotten Eritrean Refugees est l'histoire des survivants réfugiés dans les camps de la région Tigray dans le nord de l'Éthiopie. Leur histoire est celle d'atroces violences, physiques et mentales dont ils gardent les séquelles. Aujourd'hui, coincés dans les camps sans aucune assistance physique et morale, ni statut de victime, et avec peu d'espoir d'amélioration, les survivants se sentent oubliés et doivent trouver leur propre voie vers la résilience.

2019, avec l'aide de la National Geographic Society

2005

Prix Kodak
de la Critique
Photographique

2009

Statement,
exposition collective,
Paris Photo

2010

*L'ombre de
l'enfance*, exposition
personnelle,
Rencontres
photographiques
d'Arles, France

2013

Résidence, Villa
Medicis, Rome, Italie

2013

*La Chambre
marocaine*,
exposition collective,
Biennale des
photographes du
monde arabe, IMA,
Paris, France

2014

Immigrant songs,
installation vidéo,
Fondazione Maxxi,
Roma, Italie

2016 / 2017

*El Maghreb, retours
au pays de mon
père*, exposition
personnelle,
Bordeaux, Bobigny,
France



© Malik Nejmi

MALIK NEJMI

Né en 1973 à Orléans, vit à Orléans

« Je suis un autodidacte, un banlieusard de province qui commence à vivre de sa photographie. J'ai appris la photographie au labo du lycée, j'allais à Paris faire des photos comme Doisneau, des amoureux, des envols de pigeons. J'ai fait quelques nus de mon frère, j'écrivais des poèmes et je jouais de la guitare. Nous étions une bande de jeunes artistes du début des années 90, on manifestait contre les lois Devaquet, Pasqua. (...) »

En 2001 j'ai commencé à photographier ma famille marocaine avec cette expérience africaine en moi. J'ai compris l'importance de mes images vis-à-vis de ma propre famille, dans la manière par exemple - dans un contexte culturel - dont mes proches ont pu faire le deuil de ma grand-mère au travers de mes photographies. Mon rôle de photographe s'est affirmé dans la sphère intime et colorée de cette maison familiale à Rabat. J'ai compris qui j'étais et ce que je devais faire. »

(Source : www.afriqueinvisu.org/l-ombre-de-l-enfance-saisissante,183.html, 2008)



© Malik Nejmi

Dieu va ouvrir la mer

Avec le renforcement des frontières de l'Europe depuis une quinzaine d'années, et faute de réelles politiques migratoires impulsées par les États du Sud, les candidats à la migration venus d'Afrique subsaharienne s'installent de manière plus pérenne dans les pays d'Afrique méditerranéenne. Au Maroc, la récente politique a permis la régularisation de près de 50000 personnes. (...)

Cette reconfiguration de l'espace migratoire marocain a des conséquences importantes sur le plan religieux. Dans le champ du christianisme, elle a entraîné tout à la fois la revitalisation des églises officielles reconnues par les autorités du Maroc (églises nées de la période coloniale plus ou moins délaissées par des fidèles européens de moins en moins nombreux au Maroc), et l'émergence d'un secteur religieux chrétien informel. Le phénomène s'observe en particulier à Rabat et dans les grandes villes marocaines. Dans leur maison, leur appartement, se réunissent quelques dizaines de fidèles afin de prier, de discuter et d'échanger sur la vie et les projets de vie dans et hors du Maroc. On les appelle les églises de maison.

Ces églises, pour la grande majorité d'initiative congolaise (surtout de la RDC), regroupent chacune de 20 à 100 participants. Elles sont souvent aménagées en rez-de-chaussée ou à l'étage supérieur de petits immeubles, dans des espaces exigus, équipés de chaises en plastique, d'un

pupitre pour prêcher et de ventilateurs. Sans statut légal, mais tolérées par le voisinage pourvu qu'elles adoptent une pratique discrète, elles sont dirigées par des « pasteurs migrants » qui, lorsqu'ils se préparent à voyager, transmettent leur charge à un successeur désigné. En dépit de la précarité des personnes et des lieux, du turnover important des leaders, ces communautés perdurent dans le temps, maintenant leur identité spécifique (nom, localisation, style de prière) par tuilage entre anciens et nouveaux membres, et formant ainsi un réseau religieux structuré.

Une enquête de terrain dans les quartiers périphériques de Rabat où résident la plupart des migrants, a permis d'identifier un réseau bien structuré d'une trentaine d'églises de maison, francophones ou anglophones, dont la genèse remonte à 2003. Ce travail photographique réalisé entre mars 2017 et mai 2018 documente en partie le terrain des chercheurs autour de cette « théologie de la migration » et l'organisation des églises informelles au Maroc.

*Textes et recherches des anthropologues et sociologues
Sophie Bava et Bernard Coyault*

*Avec le soutien de : Centre National des Arts Plastiques,
Institut de Recherches et de Développement, Camargo
Foundation, Institut Al Mowafaqua*

2009

Revient en Algérie
après avoir vécu
18 ans en Libye

2012

Stage à Magnum
Photo, Paris

2014

3^e Biennale
méditerranéenne d'art
contemporain, Oran,
Algérie

2017

Diary : exile,
exposition
personnelle, Biennale
des photographes
du monde arabe
contemporain, Cité
internationale des
Arts, Paris

2018

Addis Fotofest, Addis
Ababa, Éthiopie

2019

Dry remporte le CAP
Prize (Contemporary
African Photography)



© Abdo Shanani

ABDO SHANANI

Né en 1982 à Oran (Algérie), vit à Alger

« Dans l'art, j'ai trouvé ma voix. Dans l'art comme dans la photographie, j'ai trouvé mes « non » et mes révoltes. La photographie m'a donné une voix. Je parle quatre langues Arabe, Anglais, Français et photographie parmi lesquelles la photographie est ma langue la plus forte. Mon travail est strictement personnel d'autre part, j'essaie de définir un terrain d'entente entre ce qui est personnel pour moi et la personne qui regarde mon travail. Je crois qu'il est important d'établir une sorte de familiarité avec mon travail afin que le spectateur puisse y réagir. Pour cela je travaille sur une photographie qui va au-delà de la photographie. Plutôt une accumulation d'une série de photos qui contiennent des impressions, des idées et surtout posent quelques questions au spectateur. »

Dry

« Je suis né en Algérie d'une mère algérienne et d'un père soudanais. Quand j'avais neuf ans, ma famille a déménagé en Libye, où j'ai ensuite passé 18 ans de ma vie à me convaincre que j'étais algérien, tandis que mon père n'arrêtait pas d'insister sur le fait que j'étais soudanais. À 28 ans, j'ai décidé de m'installer en Algérie et ce n'est qu'alors que j'ai commencé à m'interroger sur mon idée d'appartenance.

Je me sentais comme une île au milieu d'une société avec laquelle je n'avais pas autant de points communs que je le pensais. Comment une île peut-elle exister au milieu d'un océan ? Est-ce parce que le sol sec de l'île est suffisamment solide pour s'imposer contre l'eau qui l'entoure, ou bien l'océan ne fait-il que tolérer la présence et l'existence de l'île ? Ou s'agit-il d'une relation de compromis dans laquelle les deux parties renoncent à une partie de leur prétention pour coexister ?

Dry montre à peu près toutes les îles que j'ai rencontrées

au fil des ans. Lamia, qui a quitté l'Algérie pour la France à 6 ans, et qui était en visite chaque été jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge adulte et que ses relations avec la société algérienne se complexifient. Ou M'mmar, qui vit dans la diaspora depuis 45 ans, et qui reviendra mourir et être enterré en Algérie, « parce qu'il est bon d'y mourir ».

« D'où venez-vous ? », a demandé un policier alors que je photographiais une manifestation à Alger. « Pourquoi pensez-vous que je ne suis pas algérien ? », ai-je répondu. Sa réponse a été un bref silence en regardant ma peau et mes cheveux. « Vous parlez différemment. » Un autre policier qui m'a arrêté m'a posé la même question.

Avec *Dry*, je veux que vous vous sentiez mal à l'aise, vraiment mal à l'aise. Je veux que vous doutiez de tout ce que l'on vous a dit sur l'identité nationale et sur ce que signifie « appartenir ». Car que signifient ces constructions sociales de toute façon ?



© Abdo Shanani



© Abdo Shanani

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Ces dates peuvent être soumises à modification selon l'évolution de la situation sanitaire

RENCONTRES 13 février 2021 - 15h

Rencontre avec les photographes de l'exposition

Le débat questionnera au travers de l'expérience des photographes exposés les pratiques photographiques, les formations, les parcours et les rencontres qui soutiennent dans le continent le parcours vers la professionnalisation.
-> Modération : **Dagara Dakin**, critique d'art, commissaire d'exposition, chargé d'enseignement à l'Université Paris 8.

CONFÉRENCE

Jeudi 11 mars 2021 - 18h30 - Sciences-Po Lille

Carte blanche à Dagara Dakin

Comment le continent africain se raconte et construit son histoire, comment conserver la mémoire ? Comment les Africains eux-mêmes auront-ils à l'avenir accès à ces travaux ?
-> **Dagara Dakin**, critique d'art, commissaire d'exposition, chargé d'enseignement à l'Université Paris-8 Vincennes Saint-Denis

CONFÉRENCE 27 mars 2021 - 14h30

Noirs en pays arabe, mobilisations face à la discrimination

-> **Mehdi Alioua**, sociologue à l'Université de Rabat et président du groupe antiraciste de défense et d'accompagnement des étrangers et migrants (GADEM).
-> **Khawla Ksiksi**, Cofondatrice du collectif Voix des femmes noires de Tunisie
-> **Abdo Shanane**, photographe Soudan/Algérie

CONFÉRENCES 10 avril 2021 - 14h30

Migrations subsahariennes, mobilité ou installation ?

Rencontre 1 Traverser le désert : histoires et actualités des migrations transsahariennes

Que sait-on des migrant-e-s qui traversent aujourd'hui le Sahara ? Cette rencontre donnera à voir et à comprendre l'histoire de ces mobilités, ainsi que leur actualité.
-> **Julien Brachet**, rédacteur en chef de la revue *Politique africaine* et chercheur à l'Institut de recherche pour le développement.
-> **Alpha Kaba**, journaliste guinéen et réfugié politique, auteur de

Esclave des milices, voyage au bout de l'enfer lybien (Fayard, 2019)
-> **Salah Trabelsi**, maître de conférence en histoire et civilisation du monde arabe et musulman à l'Université Lyon 2

Rencontre 2 Dieu va ouvrir la mer. Migrations africaines et cheminements religieux au Maroc

-> **Sophie Bava**, socio-anthropologue à l'IRD/LPED/Movida
-> **Bernard Coyault**, anthropologue chercheur associé à l'IMAF
-> **Malik Nejmi**, photographe franco-marocain

MÉDIATION Date à définir

Visite en langue française des signes

MÉDIATION Sam. 6 & Sam 27 mars 2021 - 14h

Visite surprise !

 avec un.e intervenant.e décalé.e

ATELIER Date à définir

Atelier photo-danse avec Sandrine Becquet

Développés autour de l'altérité, ces ateliers proposent une lecture des images qui passe par le corps, pour une découverte sensible et sensorielle de cette exposition collective. *En partenariat avec le Gymnase CDCN, dans le cadre du Festival Les Petits pas.*

WORKSHOP 11 > 14 mars 2021

Rencontres photographiques Africa 2020

L'Institut pour la photographie programme quatre journées, à destination de différents publics, pour favoriser les échanges d'expériences et d'expertises avec des conférences d'artistes et de professionnels de la culture et des performances. Ces journées se déroulent dans le prolongement de l'exposition.

CONCERT Vend. 4 juin 2021 - 19h - Le Grand Sud, Lille
Sahariennes

Noura Mint Seymali, Souad Asla, Dighya Moh Salem et Malika Zarra célèbrent les héritages communs des véritables Sahariennes. *En partenariat avec Attacafa et Le Grand Sud.*



INSTITUT
DU MONDE
ARABE

المعهد العربي
للدراسات والبحوث

TOURCOING

Les membres du GIP IMA-Tourcoing



Avec le soutien de

Partenaires presse



Manifestation organisée
dans le cadre de la Saison Africa2020

Comité des mécènes de la Saison Africa 2020

